

Une nuit en Argentine

Benoit Virole

Venez, je vous en prie, c'est insupportable, sortons d'ici...
Le visage de Hans était méconnaissable tant il crispait les muscles de son visage. Sur la scène de *Pizza Banana*, un groupe de rock argentin jouait à fond devant un mur d'amplis et les musiciens prenaient des poses inspirées entre deux colonnes de haut-parleurs dont les cônes ressemblaient à des seins monstrueux. La chanteuse, fausse blonde fardée de façon grotesque, se déhanchait dans une robe de lamé fendue jusqu'à l'entrejambe et coiffée d'un absurde bonnet avec des pompons de laine rouge et blanc. Joyeux Noël à Buenos-Aires ! Dans la salle, grande comme un hall de gare, d'énormes assiettes de viande découpée dans des rôtisseries monumentales où étaient embrochés des quartiers de bœufs, étaient amenées sur des tables de bois longues de dizaines de mètres. Et ils dévorent bien, les Argentins ! Heureux d'être tous là ensemble, la nuit de Noël, pour ce gueuleton mémorable de fin de crise, hurlant pour attirer l'attention de leurs voisins et les inviter à lever les yeux sur les écrans géants où passaient en boucle les buts de l'équipe nationale de foot. N'y tenant plus, Hans se leva, empoigna par le goulot deux bouteilles de vin et

Une nuit en Argentine

commença à remonter la travée encombrée de fêtards à l'ivresse avancée. J'hésitai, partagé entre l'envie de le suivre et le désagrément de quitter de façon si cavalière les organisateurs du congrès. Je vis Juan se lever aussi, prendre une bouteille, et se diriger vers la sortie. Il n'y avait plus à hésiter. Je saisis la bouteille de vin placée en face de moi marmonnait quelques mots en espagnol à destination de ma voisine, une vieille psychanalyste argentine toute fripée dont l'unique préoccupation était de savoir si l'on parlait encore en France de Jacques Lacan. Me levant le plus discrètement possible, j'empruntai la voie bienheureuse qui me menait à l'air libre.

La nuit était douce. Au dessus du parking, la Croix du Sud était parfaitement distincte. Hans et Juan, assis sur le capot d'une voiture comme s'ils avaient vingt ans, s'esclaffèrent en me voyant arriver avec ma bouteille. Nous étions heureux d'être là, soulagés d'avoir réussi à échapper à la folie furieuse de ce repas de fin de congrès. Nous aurions tant préféré dîner dans une boîte à tango du centre de Buenos-Aires ou dans un vieux dancing dans le quartier du port. Mais à Buenos-Aires, le tango est mort. Il n'en reste que des scories à destination des touristes. Devant le désastre de cette soirée à Pizza Banana, Juan, secrétaire de l'Association Argentine de Psychanalyse, organisatrice du congrès, comprenait son erreur. Mais quand le vin est tiré, il faut le boire. Il s'y appliquait consciencieusement, buvant au goulot et à grandes lampées. D'habitude, Juan n'était guère enclin à boire. Je le connaissais bien. Il était arrivé en France après le coup d'État et l'arrivée au pouvoir de la dictature des colonels. Bel homme aux tempes argentées et à la silhouette élancée, il présentait une raideur dans le bras droit qui l'obligeait à une contorsion disharmonieuse de l'épaule lorsqu'il écrivait. Nous nous étions rencontrés à Paris lors d'un séminaire de psychanalyse et avions sympathisé. Après la guerre des Malouines,

Une nuit en Argentine

il est reparti dans son pays jugeant la situation politique plus propice. Nous sommes restés en contact et il m'avait promis de m'inviter à Buenos-Aires. C'était chose faite grâce à ce congrès. Au prix d'une lutte contre mon inhibition à parler en public, je venais de faire en fin d'après midi, une communication sur Freud et l'occultisme devant treize personnes - en tout et pour tout. Au même moment, dans l'amphithéâtre principal, plein à craquer, une célèbre analyste parisienne avait tenu une conférence remarquée sur la sexualité féminine. Je n'en éprouvai aucune jalousie. Depuis longtemps, le monde professionnel de la psychanalyse m'indifférait. Je ne suis pas sûr que ce sentiment soit partagé par notre ami Hans de l'Institut de Psychanalyse Suisse, dont la conférence sur les relations entre Jung et Freud n'avait pas remporté beaucoup de succès. D'ailleurs, assis sur son capot devant les néons de Pizza Banana, il ne tarda pas à aborder le sujet.

- Non, vous vous rendez compte, dit-il en bougonnant. Cette analyste à la noix, se faire payer un aller retour Paris Buenos-Aires et un hôtel de luxe pour l'entendre déclamer son Lacan à peine digéré et jouer les analystes parisiennes avec ses lunettes d'écaille et ses airs inspirés. Et tout ce cinéma, pour claironner quelques platitudes à la mords-moi le nœud sur la sexualité féminine... Non, vraiment, où va la psychanalyse avec de telles abruties...

Après une telle diatribe, il est difficile de ne pas attribuer à Hans quelque déception à n'avoir attiré à sa conférence qu'un nombre infime d'étudiantes en psychologie dont l'attention fut, de plus, compromise par la cérémonie du maté. Ses auditeurs buvaient dans un seul récipient d'écorce circulant entre les uns et les autres, créant un désordre auquel notre ami suisse n'était guère habitué. Amusé, Juan essayait d'intervenir. Sans succès. L'alcool, l'envie, et sans doute un ressentiment intime envers

Une nuit en Argentine

les femmes nourrissaient la verve de Hans qui risquait à tout moment de dérapier au-delà de la bienséance convenant à une assemblée de psychanalystes - fusse-t-elle réunie sur le parking de Pizza Banana. Juan sentit le danger. Il nous proposa de descendre voir le Rio Del Plata sur la plage en contrebas. Un sentier encombré de bouteilles vides, de papiers usagers et de détritrus prenait son départ au bout de parking et descendait en lacets vers la rive du Rio. On le sentait tout proche et un vent salé nous parvenait par bouffées. Juan prit les devants. Il enfourna les bouteilles dans un sac plastique ramassé dans les détritrus. Hans le suivait en titubant. Je fermai la marche. Le sentier se terminait dans le sable d'une plage noirâtre. Excepté un couple évadé de Pizza Banana cherchant une alcôve discrète, la plage était déserte. Devant nous, le Rio dessinait une étendue sombre se perdant à perte de vue. J'essayai de distinguer les lumières de Montevideo. En vain. Une épaisse brume noire semblait sortir de l'eau et enveloppait la plage d'une atmosphère irréelle. À quelques pas, une barque de pêcheurs était renversée la quille en l'air. Nous nous assîmes face à la mer, le dos calé sur l'arrondi du bateau. Les bouteilles sortirent du sac et le vin vint réchauffer nos ardeurs polémiques. Cette fois-ci, la discussion fut lancée par Juan. Cet après-midi, il avait assisté à une curieuse communication et tenait à nous faire partager son étonnement.

- Rendez-vous compte, dit-il, une jeune analyste, assez jolie, ayant tout juste dépassé la quarantaine, une novice donc, tenant tête à ce... comment dit-on en français... les bêtes préhistoriques... dinosaure, c'est cela... de Martinez, un vieux de la vieille qui a été analysé par Silberstein, lorsque celui-ci est arrivé en Argentine fuyant le nazisme, vous vous rendez compte... et bien il l'a complètement démontée... Pourtant, elle a fait une conférence intéressante. D'après elle, les interprétations ne peuvent avoir d'effet si elles ne sont pas portées par une nar-

Une nuit en Argentine

ration de l'analyste, une histoire, une fiction... Bref, l'analyste doit devenir conteur. Ce n'est pas idiot en soi comme thèse ? Pourquoi la littérature ne serait-elle pas l'avenir de la psychanalyse ? Les cas de Freud ne se lisent-ils pas comme des romans ? Et bien, au moment des questions, elle s'est fait salement « moucher » par Martinez. Il a commencé par réciter son propre pedigree analytique pendant cinq minutes puis s'est lancé dans une critique de notre confère en disant qu'elle ne prenait pas en compte la dimension du transfert – il n'avait peut-être pas tort – mais c'était dit durement. Il a fini par la mettre au défi d'inventer des histoires pour tous les cas. Il a évoqué des situations cliniques les plus banales en ridiculisant sa prétention à les mettre en conte. Il a fait rire toute la salle. La fille était livide. Elle a quitté l'estrade au bord des larmes.

- Quel con ! Ce n'est pas avec ces attitudes qu'on va aider les jeunes thérapeutes, lâcha Hans qui ne perdait pas une occasion de pouvoir dire du mal de Martinez. Un très ancien conflit l'opposait à lui pour le poste de secrétaire adjoint de la deuxième sous-commission de l'Institut International Freudien dont l'objet était de rédiger une recommandation circonstanciée sur l'admission des psychanalystes transgenres au sein de la commission de formation didactique...

J'acquiesçai silencieusement en lui passant une nouvelle bouteille. Je pensai à ce défi lancé par Martinez. Toute situation clinique peut-elle être le sujet d'un conte ? C'était là un bon sujet de réflexion pour une soirée de Noël. Déposant la bouteille à mes pieds de façon à la maintenir calée, je me tournai vers mes compagnons et leur proposai :

- Et si nous essayons, pour voir...

- Quoi donc ? demanda Juan

Une nuit en Argentine

- Et bien d'inventer des contes. Par exemple, Juan, tu me proposes un cas de patient et j'improvise une histoire. Non ? Ou bien, plus facile, je vous raconte une histoire, un conte, et vous imaginez la situation clinique à laquelle elle correspond. . . Qu'est-ce que vous en pensez ? Après tout, c'est la nuit de Noël, le moment où les contes sont rois !

- En tous cas, si vous avez envie de nous raconter un conte de Noël, ne vous gênez pas, on vous écoute. . . grommela Hans. Il prit ostensiblement une large rasade de vin, s'essuya avec sa manche et se tournant vers moi, il se prépara à m'écouter.

Juan s'allongea sur le sable, le regard fixé sur le Rio. C'était donc à moi de commencer. . .

- Le conte de Noël que je vais vous raconter - une histoire pour enfants, vous n'avez rien contre n'est-ce pas, l'inconscient ou la précéden- ce de l'infantile en l'Homme ! - se passait, il y a bien longtemps, dans en Pologne. Un matin, où la neige encombra- it les chemins de campagne, les arbres dénudés s'inclinaient sous la brise en voyant passer une petite fille serrant contre sa poitrine, une mich- e de pain. « Tiens, voilà Astrid la fille de l'astronome ! » chantaient les arbres dans le vent. « Elle est bien jeune pour marcher ici en hiver. » « Pauvrette, depuis la mort de sa mère, elle doit tout faire à la maison, pendant que son père perd sa tête dans les étoiles ! » Astrid n'entendait pas le murmure des arbres. Courbée pour se protéger des rafales, serrant les dents, humant la chaude odeur du pain blotti contre sa poitrine, elle pensait aux jours heureux où sa mère venait la réveiller en lui apportant son petit déjeuner. Hélas, l'été dernier, sa mère s'en était allée des suites d'une cruelle maladie. Chaque matin, le souvenir de son visage était réanimé par la vision du portrait de sa mère trônant dans la salle à manger. Le peintre du village, auquel le père d'Astrid avait passé commande, avait

Une nuit en Argentine

donné un tour maladroit à la silhouette. Mais l'artiste avait su reproduire le vert de ses yeux. La vision quotidienne du portrait ne facilitait pas le deuil de l'enfant. Bien sûr, son père l'aimait. Ce n'était pas la même chose. D'abord, il était toujours enfermé dans sa coupole. C'était une pièce bizarre, toute ronde, construite au dernier étage de la maison, avec une embrasure où pointait un télescope. Il passait ses nuits à observer les étoiles et dormait ensuite une grande partie de la journée. Comme Astrid allait à l'école, leurs rencontres étaient devenues plutôt rares ! Depuis la mort de sa femme, son caractère taciturne s'aggravait d'autant plus qu'il s'était mis en tête de résoudre un mystère astronomique. Lors du dernier congrès des astronomes, un de ses confrères avait fait une communication sur une planète dont l'orbite observée n'était pas cohérente avec les prédictions des calculs. La trajectoire elliptique de cette planète subissait, de manière inexplicable, une légère inflexion. L'œil rivé à l'oculaire de leurs lunettes, les astronomes de toute l'Europe cherchaient l'astre inconnu dont la masse aurait pu expliquer la perturbation céleste. Les nuits d'hivers succédaient aux nuits d'été, et rien, vraiment rien n'apparaissait sur les lentilles des télescopes... si ce n'est les myriades d'étoiles habituelles que l'on connaissait depuis le commencement des temps... Le père d'Astrid était bien résolu à découvrir cet objet céleste. Dès que la nuit tombait, il courait éteindre les chandelles de la maison. Enfermé à double tour dans la coupole obscure, il scrutait l'espace, jusqu'à ce que ses yeux rougis de fatigue n'en puissent plus. Alors, il s'effondrait dans le grand fauteuil de son observatoire dormant jusqu'à une heure avancée de la matinée. Un matin du mois de décembre, Astrid se réveilla plus tôt que d'habitude. Elle descendit dans la cuisine toute émue à l'idée d'y trouver son cadeau d'anniversaire déposée dans la nuit ainsi que le faisait chaque année sa mère adorée. Hélas, son père avait oublié son anniversaire. Pour se faire pardonner de sa négligence, il accorda à sa fille la réali-

Une nuit en Argentine

sation de son souhait le plus cher. Astrid déclara que ce qu'elle désirait le plus au monde, c'était passer une nuit avec son père. . . pour regarder les étoiles, bien évidemment... Son père s'offusqua, essaya de la convaincre de l'absurdité d'une telle demande, mais prisonnier de sa promesse, il accepta. La nuit suivante, Astrid revêtit son manteau de laine. Le cœur battant, elle grimpa en haut de l'escalier menant à la coupole. Son père l'attendait, tout intimidé de la présence de sa fille, dans ce lieu si cher qui était pour lui le prolongement de son être. Astrid lui demanda :

- Père, puis-je regarder les étoiles ?

Son père l'installa sur de poussiéreux traités d'astronomie de façon à ce que son œil soit à la hauteur du télescope. Il souffla les chandelles. « Attends un peu » lui dit-il. Il s'assit à ses côtés dans son cher fauteuil. Ses deux pieds arrières avaient été sciés de façon à ce qu'il reste basculé permettant à l'astronome de regarder sans fatigue dans l'appareil. Astrid n'obéit pas. Folle d'impatience, elle se précipita sur l'oculaire. Tout d'abord, elle ne vit rien ou pas grand-chose. Juste quelques décevants petits points blancs. Son œil n'était pas assez habitué à l'obscurité. Bientôt, le miracle s'accomplit. Des milliers, que dis-je, des millions de diamants brillaient de tous leurs feux. Au travers des lentilles du télescope de son père, tout un monde de nouvelles constellations apparaissait. La fille de l'astronome, comprit que plus rien ne serait comme avant. Que comptent les misères de sa vie, les corvées de la maison, la morsure du vent sur la route du village, dès lors que la nuit venue elle rejoignait l'infini du ciel ! Et il en alla ainsi. Chaque soir, lorsqu'elle avait fini ses devoirs de classe, elle montait à l'observatoire. Dès que son père allait noter les positions des astres sur ses grands livres, elle se glissait dans son fauteuil dont elle relevait l'assise d'un coussin de plumes. Elle inspirait une gorgée d'air, bloquait sa respiration pour ne pas trembler et approchait son œil de l'extrémité

Une nuit en Argentine

du télescope... La nuit de Noël, le ciel était sombre et la lune absente, Astrid scruta l'espace du côté de l'étoile *Bételgeuse*. Elle aperçut deux petites étoiles serrées l'une contre l'autre. En regardant bien, elle remarqua que ces deux astres avaient une couleur émeraude. Elle demanda leur nom à son père. Absorbé par ses calculs, son père lui répondit en bougonnant qu'il n'y avait jamais eu d'étoiles dans cette région du ciel. Il ne se leva même pas de son siège. Astrid regarda à nouveau. Les deux étoiles étaient présentes, l'une à côté de l'autre, comme deux yeux scintillants dans l'obscurité glacée de l'espace. La nuit suivante, elle se glissa à nouveau sous la lunette puis la dirigea en direction de *Bételgeuse*. Brillantes de tous leurs feux, les deux étoiles étaient encore plus merveilleuses que la veille. Alors n'y tenant plus, elle insista avec une telle force que son père consentit à jeter un coup d'œil. Il resta bouche bée puis il saisit son crayon et commença à écrire frénétiquement... C'est ainsi qu'il devint célèbre dans le monde entier pour avoir réalisé la première observation de ces étoiles jumelles. Astrid ne lui en voulut pas de s'être accaparé de sa propre découverte. Elle était si songeuse. Depuis la nuit de Noël, le portrait de sa maman avait, de façon inexplicable disparu, de la salle à manger.

*

Juan émit un long sifflement et Hans frappa lentement ses mains l'une comme l'autre marquant par ce rythme anormalement ralenti l'ironie de son appréciation.

- Pas mal, pas trop mal, dit Hans. Joli conte œdipien, que l'on pourrait raconter à un enfant qui vient de perdre sa mère... peut-être... Par contre, je ne me risquerai pas de raconter une telle histoire à un patient, j'aurai trop peur qu'il devienne paranoïaque. Vous vous imaginez, être sous le regard de la mère

Une nuit en Argentine

morte à longueur de vie ? Mais dites-moi, vous l'aviez préparé avant votre histoire. Vous ne cherchiez qu'une occasion de nous la raconter, non ?

Hans ne se trompait pas. J'avais imaginé ce conte il y a quelques années lors de la thérapie d'une enfant dont la mère venait de décéder. Ma petite patiente s'enkystait dans un deuil impossible et vivait avec son père une relation affective difficile. En séance, je lui avais raconté cette histoire qu'elle avait écouté religieusement. L'effet thérapeutique fut majeur. Devant le Rio Del Plata, ce conte m'était revenu en mémoire. Peut-être, la voûte étoilée de cette nuit d'Argentine m'avait-elle aussi inspiré... Le vin également commençait à m'entraîner vers une ivresse sérieuse déliant l'imagination.

- Et bien, c'est à moi maintenant, dit Hans dont l'état d'ébriété semblait d'une remarquable stabilité. Je ne me suis jamais improvisé conteur et n'est jamais utilisé de fiction dans ma pratique. Mais je dois dire, quand même, qu'une fois, avec un patient dont je n'arrivai pas me dépêtrer, j'ai fantasmé une histoire qui devrait vous intéresser. Je vous le dis tout de suite. Je n'ai pas vos qualités de conteur et vous voudriez bien m'excuser pour les fautes de goût que vous ne manquerez pas de relever car il s'agira cette fois d'un conte destiné exclusivement pour adultes...

- Allez, ne nous mettez pas l'eau à la bouche, commencez !

- Bien, disons que l'histoire se passe dans le sud de l'Espagne, le pays des corridas et des taureaux...

-Aie, Aie, je vois la chose venir, fit Juan, le regard fixé vers la mer avec une expression étrange.

Une nuit en Argentine

- Attendez ! Ne m'interrompez pas si vous voulez que j'arrive à la commencer. . . répliqua Hans avec son ton bourru. Donc, dans ce pays aussi gorgé de soleil que la Pologne est froide, se trouvait une hacienda dans laquelle vivait un éleveur de taureaux. Ces bêtes étaient renommées dans toute l'Espagne pour leurs qualités au combat. Tous les matadors de la province les craignaient. Il faut dire que ces taureaux étaient superbes, avec une robe d'un noir brillant et des cornes acérées. Leur bravoure était le fruit d'un long entraînement dans leur jeunesse. Elle était aussi le résultat d'une rigoureuse sélection génétique imposée par des générations d'éleveurs. Un jour, naquit à l'hacienda un taureau différent des autres. Sur son front, entre les cornes, était placée une touffe de poils blancs faisant comme une croix tout à fait identifiable. C'était inattendu, car ni son père, ni sa mère, n'avait cette marque...

- Vous n'allez quand pas nous faire le coup d'*Harry Potter*, avec sa cicatrice sur le front. . . ?

-Non, attendez la suite, répliqua Hans irrité par mon intervention.

- Non, seulement, reprit-il, ce jeune taureau avait cette marque sur le front mais en plus, il boitait. . . oui, comme Œdipe. . . je préfère le dire tout de suite plutôt que vous m'interrompiez encore. Jugeant l'animal impropre à la corrida, l'éleveur décida de le vendre pour viande de boucherie. Son fils ne fut pas de cet avis. En le regardant boiter dans le pré, l'enfant s'était pris d'affection pour le jeune taureau. Ils devinrent inséparables. Tous les matins, le fiston de la maison, appelons-le Jorge, venait au pré et nourrissait son ami. Ils passaient ensemble de longues heures. Le taurillon semblait apprécier la compagnie de ce jeune humain aux sollicitudes inattendues et l'enfant rayonnait lorsqu'il escaladait la barrière de l'enclos. Cédant aux prières de

Une nuit en Argentine

son fils, l'éleveur consentit à différer l'abattage de la bête. En échange, l'éleveur fit promettre à son fils de dédier une prière quotidienne à la Vierge Marie. L'affaire fut conclue sans difficulté. C'était là un coût fort raisonnable pour un enfant encore émerveillé par l'histoire sainte. Les années passèrent. L'enfant devint un bel adolescent et le taurillon, un magnifique taureau dont seule la claudication tempérait la fougue exceptionnelle. Leur amitié, intacte comme au premier jour, avait la pureté d'un joyau, rendant jaloux les jeunes gens et les jeunes filles du voisinage. Puis, l'adolescent devint un jeune homme. Comme tant d'autres, il désira revêtir l'habit de lumière et partir à la ville apprendre l'art de la tauromachie. La force du temps, le goût des plaisirs de la ville, et l'aiguillon de l'amour eurent bientôt raison de l'ancienne passion. En place de la prière à la Vierge, notre jeune matador succomba à l'ivresse du vin et aux plaisirs de l'amour. Il ne revint plus à l'hacienda et finit par oublier le taureau à la touffe blanche. Il faut dire que Jorge était devenu un grand matador. Des taureaux ? Il en voyait des douzaines et des douzaines, dans toutes les arènes du pays. Et des bêtes d'exception ! Rien à voir avec les taureaux de l'hacienda de son père. Cette fois-ci, il affrontait les monstres les plus puissants de l'Espagne. Et quand son épée mettait la touche finale au ballet mortel, il ressentait un déferlement de puissance virile. Les femmes n'y étaient pas insensibles. Très vite, notre héros eut la réputation d'être un amant à la fougue exceptionnelle que s'arrachaient les femmes de Séville à Pampelune. Un Don Juan en Espagne ? Non, un étalon de luxe pour des liaisons nouées l'espace d'une nuit avec des femmes ravies par le fantasme tauromachique ! Ce qui devait arriver, arriva. Nous étions quelques jours avant la semaine sainte de Noël. La dernière corrida de la saison était organisée en honneur de l'anniversaire du mariage du gouverneur de la ville avec une riche aristocrate castillane, dont bien entendu, notre héros était l'amant secret...

Une nuit en Argentine

Hans s'arrêta de parler, reprit sa respiration, but une gorgée, jeta un coup d'œil sur Juan, dont le regard était toujours posé sur l'horizon. Il me regarda ensuite le sourire aux lèvres avec un regard inquisiteur pour vérifier que je l'écoutai. Je lui répondis d'un signe de la main et il reprit :

- Le jour de la corrida, les arènes étaient noires de monde comme il se doit pour un événement de cette importance. Pensez-vous ; le plus grand matador de tous les temps devant les taureaux les plus puissants d'Espagne ! Je vous épargnerais la description de la corrida : les capes, les banderilles, les picadors, les mises à mort, le sang sur le sable, les oreilles sanguinolentes offertes vers les belles dans les tribunes... pour en venir à l'événement dont vous avez depuis longtemps deviné l'occurrence : les retrouvailles de notre héros avec son ami d'enfance. C'était le dernier combat. Les roses déjà pleuvaient sur la piste et se mêlaient au sang des taureaux agonisants. Le pâle soleil de décembre faisait piètre figure devant la splendeur de notre matador essuyant son épée au drap de sa cape, ses yeux étincelants plantés dans le regard de l'amante cachant son trouble exquis sous le mouvement de l'éventail. On lâcha le dernier animal. À la troisième passe, notre matador comprit que la bête fumante aux sauts imprévisibles était le compagnon de son enfance. D'un défaut de jeunesse, la claudication s'était transformée en une arme redoutable, donnant aux bonds de la bête une orientation chaotique, imprévisible. Passe après passe, notre matador perdait l'initiative du combat. Le picador se précipita. Du haut de son cheval bardé de cuir, il blessa à mort le courageux animal et l'abandonna au matador. Immobile face à l'homme à la cape vermeil, les yeux du taureau étaient fixés sur la pointe de l'épée. Visant en peu au-dessus de la croix blanche, le matador alla donner le coup de grâce lorsque le taureau pliant les pattes avant comme

Une nuit en Argentine

s'il se soumettait redressa brutalement sa tête et d'un violent coup de corne l'émascula. . .

*

J'applaudis avec force cris et sifflet. Hans paraissait heureux de son effet et buvait à grandes lampées comme pour se récompenser d'avoir parlé si longtemps.

- Et voilà, dit-il d'un ton presque professionnel. Vous avez compris qu'il s'agissait de fantasmes au sujet d'un patient impuissant. À chaque fois qu'il me racontait ses déboires sexuels, cette histoire me trottait en tête. Je vous interdis d'en tirer des conclusions sur mon propre rapport à la puissance virile. . .

Hans souriait d'un air entendu. Des images d'Espagne, de matadors moulés dans des justes au corps et de femmes à la peau mate passaient encore devant ses yeux mi-clos. D'un seul coup, le silence sur la plage devint une évidence troublante. La nuit était très entamée et là-bas à Pizza Banana, la musique s'était enfin tue. Mon regard, et je le savais, celui de Hans, se portèrent sur Juan. Silencieux, notre ami argentin regardait le large. Enfin, il commença à parler d'une voix douce :

- Donc, c'est à mon tour de prendre la parole. . . et bien je vais essayer. . . À l'extrémité de la Péninsule Valdès, dans une maison de pierres, de bois et de torchis construite au sommet de la falaise naquit un soir de décembre le second fils d'Edmundo et de Susanna. Ils lui donnèrent le prénom d'Osvaldo et pour l'occasion mangèrent une oie rôtie. Sa sœur Éva et son frère - je ne sais quel nom lui donner, appelons le simplement le frère - se serrèrent un peu plus dans leur lit et accueillirent l'enfant dès la fin de son sevrage. Celui-ci fut précoce car la famille luttait contre la faim et Susanna n'eut que peu de lait à offrir au

Une nuit en Argentine

nourrisson. Ainsi, fut-il inscrit très tôt à l'école des nécessités. Il n'en porta pas grief à sa mère, ni à quiconque d'ailleurs. Osvaldo était un enfant étrange. Oh ! bien sûr, il apprit à marcher, à parler, à se laver dans le baquet collectif, à mentir aussi quand il le fallait afin éviter les coups d'Edmundo rentrant exténué de la mine où toute la journée il peinait à extraire le minerai de bauxite. Mais, il semblait si loin de tout. Parfois, son frère l'attrapait violemment et plongeait son regard au fond de ses yeux comme s'il voulait saisir sa pensée. C'était peine perdue. Le frère relâchait Osvaldo, troublé d'avoir contemplé le vide de prunelles immensément sombres où seul se reflétait le contour des nuages. Éva s'y prenait autrement. Elle entraînait Osvaldo dans ses longues promenades sur les falaises où elle recueillait les œufs des oiseaux de mer. Elle lui parlait de tout et de rien cherchant la faille dans le mur d'indifférence. Osvaldo écoutait sans rien dire, souriant parfois, regardant émerveillé le vol des oiseaux au dessus de la baie. Là-bas dans le contrebas des falaises, leur mère pliée en deux sous le poids des filets aidait le frère à les monter à bord de la barque. Au milieu de la baie où viennent s'accoupler les baleines, les courants chauds amènent le poisson à portée des hommes. Le frère devait le disputer aux cétacés dont la masse sombre glissant sous la barque venait lui rappeler les dangers de l'Océan. Ainsi, pendant que le fils aîné travaillait la mer, la pioche du père raclait la terre, et les femmes à la maison s'occupaient de l'appétit des ventres. Que restait-il au frère cadet sinon le goût des figures aériennes des oiseaux de mer ? Il échappait de l'attention de sa mère, courait aux falaises, s'allongeait sur une dalle de rochers face à l'Océan et se noyait dans la contemplation du ciel. Devenir oiseau ? Oui, mais être nuage aussi ne lui aurait pas déplu. Il était Osvaldo, l'enfant ciel.

Une nuit en Argentine

Les années de l'enfance passèrent. Osvaldo continuait à regarder les nuages. Un jour, du haut de son observatoire, un bruit inhabituel se mêla au gémissement du vent. Osvaldo se redressa, se mit debout sur la dalle, et se protégeant du soleil du revers de la main, il aperçut des dizaines d'hommes s'avancer sur la route qui menait à la ville. Son père était là, au premier rang, tenant d'une main la hampe d'un drapeau écarlate et de l'autre un porte-voix. Derrière lui, le frère, sanglé dans sa veste de cuir, levait le poing. Le cortège des mineurs allait à la ville porter les doléances à la municipalité. La grande lutte des *Montoneros* venait de commencer. L'enfant ciel aurait tant voulu que rien ne change. Que les années remplacent les années, les marées aux marées, et les générations d'oiseaux se succéder les unes aux autres, rythmées par la saison des pontes et celle des premiers envols. Il en fut autrement. Edmundo fut arrêté, emprisonné par les sbires du général Videla. La veste de cuir du frère le protégea contre les coups des matraques mais elle ne put l'épargner d'une balle qui lui brisa l'épaule droite. Caché pendant de longs mois dans les grottes de la falaise, il ne put sortir en mer. La famine arriva à la porte. Éva dépérissait et Susanna dont le dos ne se redressait plus, se blessait les pieds à ramasser les coquillages à la chair blême. Alors, Osvaldo partit pour la mine. Travail dur, sans merci, où le regard ne peut s'absenter de la marque laissée par le précédent coup de pioche, de peur de passer à côté de l'encoche entamée et ainsi d'avoir à recommencer. . . Jour après jour, coup après coup, Osvaldo travailla dans des conditions durcies par des propriétaires haineux, cherchant dans la dégradation d'un fils la vengeance contre la rébellion du père et celle du frère. Toute corde tirée à son extrême finit par se rompre. Osvaldo cracha à la tête du contremaître et lâcha la pioche, monta sur un tas de minerai, appela à la grève... Arrêté, il fut transféré à Buenos-Aires dans les caves de l'école de Mécanique de la Marine. Il connut le joug et la torture. Lui, l'enfant ciel, chercha dans le

Une nuit en Argentine

dessin des moisissures l'esquisse des nuages disparus. Il se brûla les pupilles au soleil de haine de l'ampoule nue. Il ne parla pas, ne dénonça personne. Ni son frère caché dans la clandestinité des faubourgs de Buenos-Aires, ni les amis de son père croupissant dans la geôle voisine. Sa bouche close, Osvaldo cherchait à avaler le sang de ses lèvres tuméfiées pour en finir. Mais le tortionnaire connaît son métier. D'un coup sur la nuque, ajusté par l'expérience, il fait vomir l'enfant ciel afin qu'il reste encore un peu en ce monde et participe à la chose. Les caves devinrent pleines et d'autres allaient venir. Il fallait libérer des anneaux. On lui mit une cagoule sur la tête et bientôt il fut en l'air, l'enfant ciel. Le savait-il ? L'avait-il deviné ? Sans doute, le bruit, les trépidations de l'appareil, le vertige de l'ascension l'avaient-ils averti ? Mais sentait-il encore quelque chose ? Son oreille percevait-elle le hurlement de l'hélice ? On sait qu'ils enlevaient le masque au dernier moment juste avant d'ouvrir en grand la porte de l'appareil. Le vent s'est engouffré et lui a frappé le visage. Il l'a senti et il l'a aimé, ce vent, son ami fidèle des falaises de Valdés, venu le chercher au dessus du Rio Del Plata. Un par un, à coup de bottes, les mains attachées dans le dos et les pieds enserrés dans des pièces d'acier prises aux ateliers de mécanique, ils passaient par la trappe et rejoignaient le néant. Enfin, ce fut au tour de l'enfant ciel. Le vent le pris au sortir de l'avion, souleva son corps comme s'il était fait de sable et l'emmena en haut, tout en haut, là-bas, rejoindre les étoiles.

*

Juan s'arrêta de parler. Il tira une longue bouffée de sa cigarette. Pour la première fois, je regardais *vraiment* la raideur de son épaule droite et compris son origine. Juan avait quitté les jeux de la fiction pour raconter l'histoire vraie de l'enfant ciel, son frère

Une nuit en Argentine

assassiné par la dictature. Oui, il avait raison. La littérature est l'avenir de la psychanalyse, mais à la condition de dire le réel. Les yeux de Juan restaient posés sur la ligne sombre du Rio, indifférents aux premières lumières de l'aube. Je me tournai vers Hans. Il s'était endormi. Sa tête se soulevait doucement au rythme de sa respiration. Autour de nous tout était devenu paisible. Seul le déferlement de l'eau sur le sable venait troubler le silence.
